

trograd et à Moscou. Les soulèvements sont réprimés dans des flots de sang. On massacre les gens, révolutionnaires de gauche ou czaristes, sans procès. Le docteur Helfferich n'est plus en sûreté.

On assure que la czarine et ses quatre filles ont été assassinées. Parmi les victimes, on cite encore le général Broussiloff, le contre amiral Razvozoff et plusieurs anciens ministres.

—Les Alliés ont rétabli à Arkhangel le gouvernement Tchaikowsky, renversé par une faction rivale, le 8 septembre. A Vladivostock, ils ont refusé de reconnaître le gouvernement du général Horvath, et ont nommé un conseil de sept membres pour administrer les affaires municipales.

—Maxim Gorki, l'auteur révolutionnaire, recon-

cilié avec les maîtres de l'heure en Russie, aurait accepté la direction de la propagande bolchéviste.

## AILLEURS

—Une mission du gouvernement américain est en Espagne.

—Massacres de chrétiens, en Perse, et de missionnaires français, parmi lesquels le P. Sontag, Lazariste.

—L'Allemagne se défend sur l'Angleterre du torpillage récent de deux navires espagnols.

—Conférence prochaine des rois scandinaves.

—La Croix, de Paris, du 14 août annonce la mort, à Fribourg, du T. R. P. Nouvelle, Supérieur général de l'Oratoire, depuis 1901.



## UNE SEMAINE DE GUERRE



.....Penses-tu que j'oublie  
Ton naturel?.....  
S'assure-t-on sur l'alliance  
Qu'a faite la nécessité?  
(Fable XXII—La Fontaine)

**L**E fabuliste avait une connaissance intuitive de la nature humaine. Ce qu'il écrivait il y a près de deux siècles et demi (1678) trouve encore son application exacte à ce qui se passe aujourd'hui.

“Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance  
M'a fait tomber.....  
Ce réseau me retient, ma vie est en tes mains.  
Viens dissoudre ces nœuds.....  
Envers et contre tous je te protégerai.....”

Voilà où en est rendue la superbe Allemagne. Sous l'égide de son alliée l'Autriche-Hongrie elle parle de paix avec insistance.

Nous attirions l'attention, la semaine dernière, sur les discours du comte Burian, de Czernin et de Karolyi, qui n'ont fait que servir de développement à celui de Von Kuelhman et de prélude aux paroles plus autorisées de Von Payer, le vice-chancelier, parlant à Stuttgart, en Wurtemberg, et surtout du kaiser lui-même à Essen, siège principal des usines Krupp.

Il reste encore dans la manière dont Guillaume traite le sujet, un levain d'assurance victorieuse que le temps et les succès alliés font peu à peu disparaître. Le kaiser n'amène plus à la parade le vieux “Gott” allemand, qui depuis Attila jusqu'à nos jours a surtout servi de plastron et de protecteur à la barbarie tudesque.

L'empereur n'a plus le ton rogue de 1914. Il continue cependant à accuser les belligérants de l'Entente d'être la cause absolue de la guerre et à les tenir responsables de sa continuation. Il est, néanmoins,

accablé à reconnaître avec son ex-chancelier qu'il n'y a pas maintenant de victoire possible. Il lui faut pourtant apaiser les socialistes de son pays et en même temps faire campagne contre les alliés en essayant de galvaniser chez eux le pacifisme qui sommeille. Entre temps, il fait répandre parmi les siens la rumeur d'un changement probable dans l'orientation de sa politique intérieure. Le secrétaire colonial, le Dr Solf sera le prochain chancelier avec, comme principaux aides, Scheidemann le chef socialiste et Erzberger le “leader” du centre catholique. C'est un appât jeté à la démocratie allemande avec l'espoir de le voir avaler aussi, par nécessité, par le pan-germanisme que la peur talonne depuis les défaites successives des armées.

Dans son discours d'Essen, l'empereur insiste sur ses efforts pour arrêter la guerre, sur ses offres de paix en Décembre 1916, repoussées par l'Entente dont le but est de démembrer, écraser et détruire la “Vaterland”. Il renouvelle le mensonge de la défaite de la flotte anglaise au “Skagerrack” et du succès transcendant de sa horde sous-marine.

Cependant, malgré ses victoires l'Allemagne, dit-il, est prête à la paix; elle l'offre mais on la refuse. C'est l'envie, c'est la jalousie de la haute situation occupée dans le monde par la Germanie qui a déchainé la guerre. Les alliés de l'Entente ne pouvaient voir sans frémir de rage le développement de l'industrie, de la science et des arts en Allemagne. De là à la haine, il n'y avait qu'un pas et l'Entente l'a franchi. L'allemand qui ne connaît que la juste colère, frappe l'assaillant, il est vrai, mais il lui tend la main quand il est écrasé et sanglant. La haine ne se manifeste que chez ceux qui se sentent battus. C'est l'insuccès de leurs calculs qui les a déchainés contre le pays allemand.